

Levent Yilmaz

ENTRETIEN Ce jeune intellectuel turc vient de publier « Le temps moderne » (Gallimard). Un essai revigorant qui fête la victoire des Lumières sur l'obscurantisme. L'occasion de revisiter avec lui quelques siècles d'Histoire et de réajuster notre vision – parfois sommaire – de la Turquie à l'heure où le débat fait rage au sujet de son éventuelle entrée dans l'Union européenne. ■ PROPOS RECUEILLIS PAR CLAUDE ARNAUD

C'est peut-être un des handicaps secrets de la Turquie, au moment où se joue son droit d'entrée dans l'Europe : elle est pour nous sans visage, sinon celui de son Premier ministre Erdogan, issu de la mouvance islamiste. Le Turc, dans l'inconscient collectif, reste une tête inquiétante rayée par une moustache massive, une figure rustique à l'agressivité séculaire – aux antipodes du peuple en plein essor qui frappe pacifiquement à la porte de l'Europe, assure Levent Yilmaz. Lui reflète assez bien le dynamisme de la nouvelle Turquie : simple, chaleureux, accessible, il témoigne, à 35 ans, d'un activisme intercontinental et d'une ouverture d'esprit enviables. La publication d'un recueil de poèmes à 22 ans, puis la traduction en turc de poètes aussi exigeants qu'Yves Bonnefoy, Philippe Jaccottet ou Louis-René des Forêts ne l'ont pas empêché de proposer aux éditions Yapi Kredi les aventures de Harry Potter, qui partirent à 750 000 exemplaires. Il peut publier à Ankara les trois volumes de « Capitalisme, économie et société », de Fernand Braudel, mais aussi préfacer la traduction du « Gilles et Jeanne » de Michel Tournier, ou superviser la traduction anglaise d'un choix de ses poèmes, « Saturn » (à paraître chez The Sheep Meadow Press, New York). Aujourd'hui, c'est un ouvrage exhaustif qu'il signe sur la victoire de la modernité en Europe, à partir de cette querelle des Anciens et des Modernes qui a tant contribué à notre destin, en nous faisant valoriser l'avenir, et plus seulement le passé.

Il était tentant de demander à cet intellectuel vivant entre la France, l'Italie et la Turquie d'appliquer à son pays le traitement – fouillé, intelligent et panoptique – qu'il vient de réserver au nôtre.

Le Point : La Turquie est-elle prête à entrer dans l'Europe ?

Levent Yilmaz : Oui. La croissance due aux premiers accords douaniers avec l'Union, le démantèlement juridique de l'héritage du totalitarisme kémaliste, les réformes en faveur des femmes des Codes civil et pénal, l'abolition de la peine de mort, enfin l'aggiornamento de Recep Tayyip Erdogan qui n'a laissé, en quittant le parti de son parrain islamiste, Erbakan, que 3 % des voix à ce dernier, ont engendré en Turquie une étonnante dynamique démocratique : et, à rebours de ce qui s'est passé au Portugal, en Grèce ou récemment en Pologne, l'écrasante majorité de la population y souhaite l'Europe. Consciente de pouvoir apporter sa force de travail, sa jeunesse et son armée aux Vingt-Cinq, elle attend d'eux en retour développement, libéralisation et prospérité. Le vieux projet de paix perpétuelle issu des Lumières, paradoxalement, pourrait bien trouver là-bas ses rêveurs les plus actifs.

Votre essai le montre : l'idée de modernité s'est imposée ici quand écrivains et savants cessèrent, sous Louis XIV, de tenir la littérature antique, la Bible révélée et le système astronomique de Ptolémée pour des œuvres indépassables. Quand a-t-elle émergé en Turquie ?

Dès 1830. Devant la montée en puissance de l'Europe, l'Empire ottoman cherche alors à importer les recettes de la révolution industrielle, qui aboutiront à la construction du chemin de fer Berlin-Bagdad. Avidé de technologies susceptibles de l'aider à « tenir » un Empire comportant encore une bonne part de l'Europe orientale, l'armée est déjà au centre de ce processus d'adaptation, certes plus contraint que spontané, mais qui va marquer les élites. Dès 1850, en effet, le mouvement s'étend à l'intelligentsia, qui traduit